

L'écoute clinique à l'épreuve du vieillissement

Sous la direction de
Philippe Gutton et Benoît Verdon



Psychanalyse et vieillissement



• EDITIONS IN PRESS •

Sommaire

« Psychanalyse et vieillissement » 5

Introduction

D'une duplicité qui ne veut pas être dupe..... 11

Benoît Verdon, Philippe Gutton

Du vieillissement

Chapitre 1

Disparaître de soi dans le grand âge..... 23

David Le Breton

Chapitre 2

Battre en retraite, ou s'accomplir 43

François Duparc

Chapitre 3

**Du coup de vieux à la sublimation : le vieillissement comme
recréation 57**

Paul-Laurent Assoun

Chapitre 4

Le pas si lent de l'amour... que donne l'âge qui passe..... 75

Gérard Pirlot

Chapitre 5

De la dette	89
Jacques Sédat	

Lettre de Freud d'octobre 1928, transmise par J. Sédat.....	100
--	------------

Chapitre 6

La pulsion sublimatoire et la transcendance esthétique au détour de l'âge.....	103
Jean Guillaumin	

Chapitre 7

La création tardive et ses fins ou les destins du négatif.....	119
Marion Péruchon	

Hommages**Chapitre 8**

De l'après-coup adolescent à la mort : le travail du vieillissement chez Freud	139
Florian Houssier	

Chapitre 9

Jean Laplanche : avant qu'il ne soit trop tard?	169
Évelyne Larguèche	

Chapitre 10

Daniel Widlöcher : un regard sur l'avenir	185
Alain Braconnier	

Vieillir psychanalyste**Chapitre 11**

Peut-on rester psychanalyste indéfiniment?.....	193
Philippe Gutton avec la collaboration de Marie-Christine Aubray	

Chapitre 12**Vieillir, penser, créer.....215**

Michèle Bertrand

Chapitre 13**Quand les mots nous manquent.****La recrudescence des oublis avec l'âge229**

Gérard Bonnet

Chapitre 14**Les effets du vieillissement sur le vécu d'une psychanalyste.....241**

Nicole Fabre

Chapitre 15**Réflexions sur la fin de carrière du psychanalyste253**

Pierre Charazac

Bibliographie générale263

Introduction

D'une duplicité qui ne veut pas être dupe

Benoît Verdon, Philippe Gutton

Bien qu'il se soit avéré lui-même un parfait contre-exemple de son propre pessimisme – vu son incessant souci de remanier textes et concepts, son désir de collaborer et d'explorer toujours et encore afin de « comprendre quelque chose aux énigmes de ce monde et peut-être même de contribuer quelque peu à leur solution »¹ –, Freud a pourtant exprimé très tôt des doutes soutenus quant à ce que la psychanalyse pouvait apporter à la clinique du vieillissement. Il pensait entre autres qu'à l'approche de la cinquantaine et au-delà, la plasticité des processus psychiques faisait défaut (« les vieilles gens ne sont plus éducatibles »²). Pourtant, en 1904, la psychanalyse était encore balbutiante et pouvait prétendre à d'ambitieuses conquêtes, quitte à être déçue et désillusionnée par la suite, ou confortée dans ses convictions. Formulant également dans le même texte des réserves quant à la prise en charge des patients présentant des troubles psychotiques, Freud écrit néanmoins : « je ne tiens nullement pour exclu qu'on puisse dépasser cette contre-indication en modifiant de manière appropriée le

1. Freud, S. (1926). La question de l'analyse profane. Dans *Œuvres complètes, T. XVIII*. Paris, France : PUF, 1994, p. 1-92 (p. 81).

2. Freud, S. (1904). De la psychothérapie. Dans *Œuvres complètes, T. VI*. Paris, France : PUF, 2003, p. 45-58 (p. 54).

procédé »³. Le vieillissement et la vieillesse n'auront pas droit à cette nuance et l'on peine à saisir avec assurance ce qui a conduit Freud à adopter cette position tranchée ; il est alors âgé de 48 ans et sa fécondité intellectuelle est effervescente. Mais il doit convaincre et faire ses preuves devant une communauté de médecins plus enclins à envisager la souffrance psychique et les symptômes psychiatriques comme des conséquences d'atteintes et de dégénérescences cérébrales que comme participant d'une causalité psychique dont Freud entreprend depuis plusieurs années de démêler les écheveaux et de conceptualiser la dynamique. Il s'est engagé dans une bataille rude, et qui n'est toujours pas gagnée aujourd'hui, celle de questionner « l'orientation de la médecine vers le seul aspect du corporel »⁴. Peut-être qu'en sus des patients mûrs, résistants et fixés à des positions psychiques inamovibles⁵, la confrontation à des collègues plus âgés aux positions obtuses et conservatrices l'a convaincu qu'il ne pouvait miser sur leur souplesse et leur patience, leur ouverture et leur éducatibilité, et qu'il lui fallait compter sur une génération nouvelle avec qui créer une nouvelle communauté de penseurs et de praticiens.

Le pessimisme de Freud a sans doute gagné quelques collègues de son temps qui se sont alors écartés de la clinique gérontologique pour espérer pratiquer avec des patients potentiellement plus gratifiants, plus à même de tirer bénéfice des apports de la psychanalyse comme méthode d'investigation, et théorie nouvelle et quelque peu décapante du fonctionnement psychique, comme dispositif et méthode

3. *Ibid.*

4. Freud, S. (1890). Traitement psychique (traitement d'âme). Dans *Œuvres complètes, T. I*. Paris, France : PUF, 2015, p. 153-175 (p. 156).

5. Mais Freud parlera également de « viscosité de la libido » à propos de patients jeunes comme « L'homme aux loups » qui n'était âgé que d'une vingtaine d'années. Et l'on sait malheureusement que de jeunes patients peuvent s'avérer tellement fragiles psychiquement, tellement rigides d'un point de vue des défenses qu'ils érigent contre l'angoisse, que leurs potentialités de changement ne sont nullement garanties par leur jeune âge.

thérapeutiques originaux. Mais d'autres ont eu le courage de s'y immerger et d'en découvrir la grande diversité et la grande richesse, malgré les difficultés inhérentes. Car ce que Freud évoque n'est pas infondé. Il importe juste de se dégager des généralisations abusives et cet ouvrage se propose d'y contribuer.

Un Moi « mortel-immortel »

À défaut d'avoir traité du vieillissement de façon approfondie, Freud n'en aura pas moins fourni de remarquables concepts heuristiques qui permettent également de penser cette clinique singulière ; et sa riche correspondance avec ses collègues et ses proches nous a aussi fourni des éclairages précieux sur sa façon de vivre et penser l'avancée en âge. À commencer par le rapport trouble au temps qui passe et à la mort. Si la chose s'impose à notre conscience qui regarde les aiguilles qui tournent et les rides qui se creusent, Freud a permis de rendre intelligible sur un plan scientifique une intuition repérée bien avant lui concernant le fait d'un fonctionnement psychique en grande partie mù par des processus inconscients : le Moi conscient « n'est pas maître dans sa propre maison, il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique » ; ce qui, à l'instar des découvertes de Galilée, Copernic, Darwin et Wallace en d'autres champs, trouble « la paix du monde » et vexe « la mégalomanie humaine »⁶. Ainsi, le temps qui passe n'est pas celui de la vie psychique, la réalité événementielle et externe n'est pas la réalité psychique, et nous sommes pétris, riches et encombrés de cette bigarrure. Parlant de Moi « mortel-immortel », André Green soutient ainsi que « le Moi est donc cette duplicité même, sa structure clivée participant de son fonctionnement le plus intime

6. Freud, S. (1916-1917). Leçon d'introduction à la psychanalyse. Dans *Œuvres Complètes, T. XIV*. Paris, France : PUF, 2000, p. 295.

– masqué dans la normalité, à visage découvert dans la maladie. Reconnaissance de la réalité matérielle – dont il ne faut d'ailleurs pas minimiser l'importance –, méconnaissance de celle-ci par la réalité psychique (inconsciente), telle est cette dialectique qui rend compte de ce que le vœu d'immortalité ne prend son sens qu'à coexister avec la conscience de la mort »⁷.

« Comment ces choses-là arrivent-elles ? »

Autant dire qu'avec l'avancée en âge, une telle dynamique assurément inconfortable est exacerbée. Car la réalité matérielle ne manque pas de se rappeler au Moi, réalité de l'essoufflement et de la fatigabilité, des douleurs ici et là et de la peur de tomber, réalité du faible montant de bien des pensions de retraite et des transports en commun parfois difficilement praticables, des trous de mémoire et du spectre d'Alzheimer, sans compter la confrontation au réel de la mort des parents, des aînés, des pairs, voire des enfants. Le Moi entend, et n'entend pas cette réalité. Ce n'est plus comme avant, et rien n'a changé.

Claude. Lévi-Strauss en a témoigné de façon très éclairante lors de la cérémonie organisée en son honneur le 25 janvier 1999, à l'occasion de ses 90 ans, par ses collègues du Collège de France : « Montaigne dit que la vieillesse nous diminue chaque jour davantage et nous entame de telle sorte que, quand la mort survient, elle n'emporte plus qu'un demi-homme ou qu'un quart d'homme. Montaigne est mort à 59 ans et ne pouvait pas avoir l'idée de l'extrême vieillesse où je me trouve aujourd'hui. J'ai le sentiment d'être comme un hologramme brisé. Cet hologramme ne possède plus son unité entière et cependant, comme dans tout hologramme, chaque partie restante conserve une image et une représentation complète du tout. Ainsi y a-t-il pour moi aujourd'hui

7. Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, France : Les Éditions de Minuit, p. 265.

un moi réel, qui n'est plus que la moitié ou le quart d'un homme, et un moi virtuel qui conserve encore vive une idée du tout. Le moi virtuel dresse le projet d'un livre, commence à en organiser les chapitres et dit au moi réel : "C'est à toi de continuer." Et le moi réel, qui ne peut plus, dit au moi virtuel : "C'est ton affaire. C'est toi seul qui vois la totalité." Ma vie se déroule à présent dans ce dialogue très étrange. Je vous suis très reconnaissant d'avoir pour quelques instants, grâce à votre présence aujourd'hui et votre amitié, fait cesser ce dialogue en permettant un moment à ces deux moi de coïncider de nouveau. Je sais bien que le moi réel continue de fondre jusqu'à la dissolution ultime, mais je vous suis reconnaissant de m'avoir tendu la main, me donnant ainsi le sentiment, pour un instant, qu'il en est autrement »⁸.

Remarquable illustration de cette tension interne que ne semble apaiser que la fraternité, l'estime et la reconnaissance des proches, des amis, des collègues, des anciens élèves devenus professeurs, des compagnons de route sans doute plus jeunes, qui témoignent, par leur présence, de la fécondité du vieil anthropologue qui laisse en eux, dans la vie, la culture et la pensée, quelques traces vivantes de son passage sur terre.

« Hologramme brisé ». Chacun, chacune d'entre nous se prend des coups, des petits et des grands, dont on se relève somme toute aisément ou qu'on a du mal à compenser ; on cherche à en minimiser la portée, mais à force de coups, on peine à demeurer robuste. Et on veut croire alors qu'on peut arrêter ce temps qui passe, l'ignorer tout du moins, faire comme si... Comment ne pas repenser alors à Eugène Ionesco qui écrit dans son *Journal en miettes* : « Je reçus le premier choc. Il me plia. Je reçus le second choc. Je ne rompis point. Puis ce fut le troisième choc. Ensuite, ce fut le quatrième. » Et il poursuit cette litanie, choc après choc, pour finalement conclure : « Au vingt-et-unième, j'arrêtai ma montre »⁹. Comment ne pas repenser non plus

8. Roger-Pol Droit, « Comme un hologramme brisé... », *Le Monde*, 4 novembre 2009.

9. Ionesco, E. (1967). *Journal en miettes*. Paris, France : Gallimard, p. 71.

à cette belle et douloureuse scène de l'opéra *Le chevalier à la rose* de Richard Strauss, où la Maréchale, une femme intelligente et redoutée, est assise seule dans une grande pièce dont l'ameublement témoigne de son prestige et de sa puissance? Il fait nuit, tout est silencieux, le jeune comte Octavian Rofrano, âgé seulement de 17 ans, qui est son amant, n'est pas avec elle cette nuit-là; sans doute est-il dans les bras de la jeune Sophie von Faninal. Et à l'abri des oreilles indiscreètes, devant son miroir, la Maréchale se lamente : « Ainsi va le monde. Je me rappelle fort bien une autre jeune fille qui est sortie tout droit du couvent pour être soumise aux liens sacrés du mariage. Où donc est-elle maintenant? Oui, où sont les neiges d'antan! Je dis cela comme ça : mais il me paraît si invraisemblable que j'aie pu être cette petite Resi et que je serai un jour une vieille femme. La vieille dame, la vieille Maréchale! Comment ces choses-là arrivent-elles? Comment le bon Dieu peut-il faire cela? Alors que moi, je reste toujours la même. Et s'il faut qu'il agisse ainsi, pourquoi me laisse-t-il le voir en spectatrice, avec une aussi nette perception? Pourquoi ne me le cache-t-il pas? Tout cela est mystérieux, si profondément mystérieux, et l'homme n'est ici-bas que pour endurer tout cela. Et c'est dans le "comment" que réside la grande différence... Je n'ai pas la moindre prise sur mes sentiments. Le temps est une chose étrange. Tant qu'on se laisse vivre, il ne signifie absolument rien du tout. Et puis brusquement, on n'est plus conscient de rien d'autre. Il est tout autour de nous, il est même en nous. Il ruisselle sur nos visages, il ruisselle sur le miroir, il coule entre mes tempes. Parfois, je l'entends qui coule, irrémédiablement. Parfois, je me lève, au milieu de la nuit et j'arrête toutes les pendules, toutes »¹⁰.

10. *Livret de l'enregistrement* sous la direction d'Herbert von Karajan, avec Élisabeth Schwarzkopf (La Maréchale), Otto Edelmann (Ochs), Christa Ludwig (Octavian), Teresa Stich-Randall (Sophie), Eberhard Wächter (Faninal). Philharmonia Orchestra, EMI classics, 1956.

Arrêter le temps... Parce qu'il est scandaleux, angoissant, insoutenable que les choses ne soient plus comme avant. En chacun se densifie la duplicité, l'épreuve d'une désorganisation interne, d'une perte de repères et l'espoir de la mobilisation de capacités créatives pour garder un équilibre, donner du sens, avoir du plaisir. Qu'est-ce que la vie si l'on craint de ne plus aimer, ni être aimé, ni travailler? On oscille entre deux tableaux majeurs qui s'imposent à nous et qui se proposent comme des modèles identificatoires, chacun terrible à sa façon : celui du vieux qui se refuse à toute perte, à toute modification, pour qui bien vieillir signifie ne pas vieillir, qui ne consent à aucune perte d'autonomie, à aucune castration, ni aucune passivité; celui du vieux foudroyé par la déliquescence de ses processus cognitifs, de son intelligence, sombrant dans la démence, recevant des soins basiques qu'il n'est plus en mesure de se prodiguer. Entre les deux, un éventail de situations quotidiennes et de positions psychiques d'une diversité et d'une richesse inouïes mettant en tension l'inéluctable inachèvement et les vœux d'accomplissement.

Faits pourtant indéniables, malgré les progrès de la médecine, le recours à la chirurgie esthétique et les promesses du transhumanisme, vieillir et mourir mobilisent ici et là des réactions qui ne peuvent pas ne pas intéresser la psychanalyse. Car si l'on ne se résigne pas facilement à l'idée de mourir un jour, notre époque nous confronte conjointement à une étrange attitude collective d'autodestruction malgré les signes d'alerte écologiques, climatologiques, macroéconomiques et géopolitiques de plus en plus pressants et significatifs. On veut et on ne veut pas.

Plus comme avant...

C'est cela que mobilisent l'expérience du vieillissement et l'expérience de la vieillesse : l'articulation de la désorganisation et de la création, et donc la capacité ou non de remanier, de modifier, de lier, de continuer, d'endurer. L'annonce du terme engage assurément

une interruption, une rupture, un arrachement ; elle peut aussi être envisagée, non dans l'abandon et le délaissement, voire le désaveu de ce qui fut et ne sera bientôt plus, ni dans le déni et la conservation tout à la fois mélancolique et maniaque à l'identique, mais dans l'acceptation de la patine et du polissage, dans un certain renoncement toléré par des idéaux bienveillants. Loin de l'image de l'involution sans nuance, qui abriterait tout acquis, annihilerait tout apprentissage, referait d'un adulte expérimenté et aguerri un enfant vulnérable et folâtre, et tout aussi loin du déni des changements et des pertes, cet ouvrage se veut un lieu de partage de réflexions et d'expériences sur la mise à l'épreuve, la remise sur le métier, des fragilités et des ressources, des mouvements progressifs et régressifs, de ce qui fait chuter et de ce qui relève, de ce qui sépare et de ce qui rassemble. « Pour les groupes comme pour les individus, écrit l'ethnologue Arnold van Gennep, vivre, c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer, pour recommencer ensuite à agir, mais autrement. Et toujours, ce sont de nouveaux seuils à franchir [...] »¹¹.

Les auteurs de cet ouvrage s'affrontent à cette redoutable expérience du changement ; certains parlent d'eux, certains parlent des autres. Le corps, la société, la cognition, l'identité, le singulier, le collectif nourrissent des réflexions complémentaires sur des thèmes aussi variés que la « recrudescence des oublis », « le pas si lent de l'amour », « la mise en retraite », « le vieillissement comme récréation », la « création artistique tardive ».

Plusieurs psychanalystes osent aborder un sujet peu traité encore à ce jour, celui de la cessation d'une activité clinique avec laquelle ils se sont construits et dont ils ont souvent âprement défendu la légitimité. Comment est-ce que ce qui n'est « plus comme avant » dans le fonctionnement physique et psychique impacte la pratique thérapeutique,

11. Van Gennep, A. (1909). *Les Rites de passage*. Paris, France : Éditions Picard, 1981, p. 192.

l'écoute des états de souffrance, le repérage des potentialités de changement, la réflexion sur le positionnement clinique, le transfert et le contre-transfert, entre neutralité et empathie, sécurité et insécurité, changement et résistance ? Comment garder des identifications souples et variées aux fragilités et aux ressources du sujet, à l'intemporalité de l'inconscient et du sexuel, au négatif du démantèlement psychique, à la tentation mélancolique ou au déni de la perte quand on est soi-même affronté au réel du temps qui passe ? Comment penser le projet thérapeutique, entre accueil des potentialités psychiques qui font fi du temps qui passe et le réel de la finitude ? Dans quelle mesure la créativité psychique peut-elle offrir un chemin vivant, autre que certaines représentations négatives, voire défectologiques, du vieillissement ?

Comment les psychanalystes et les patients mobilisent-ils leur créativité psychique pour que le dispositif thérapeutique demeure ouvert à la créativité psychique des deux protagonistes alors que quelque chose du réel du temps qui passe se rappelle à eux d'une façon nouvelle ? La question n'a guère été approfondie jusqu'alors dans les sociétés et les ouvrages de psychanalyse. Et elle n'est visiblement pas aisée à aborder. Plusieurs collègues sollicités pour apporter leur témoignage ont décliné l'invitation. L'évitement, indéniablement respectable, interroge néanmoins. De même que le silence qui semble entourer le fait de la fin de l'exercice de la psychanalyse par les praticiens les plus âgés, mais aussi souvent les plus aguerris, au sein des sociétés et associations de psychanalyse, alors qu'elle n'est sans doute pas sans conséquences sur la conduite des cures et la mobilisation des transferts. N'en rien dire ferait-il moins mal ? Mais cette solitude ne duplique-t-elle pas l'irréductible solitude devant la finitude ? Repensons au témoignage de C. Lévi-Strauss : « Je vous suis très reconnaissant d'avoir pour quelques instants, grâce à votre présence aujourd'hui et votre amitié, fait cesser ce dialogue en permettant un moment à ces deux moi de coïncider de nouveau »¹².

12. Roger-Pol Droit, « Comme un hologramme brisé... », *Ibid.*

En conclusion d'« Au-delà du principe de plaisir », où il remanie profondément sa théorie des pulsions, proposant la dialectique pulsions de vie/pulsions de mort, Freud se désole de la lenteur avec laquelle progressent les connaissances scientifiques et cite, pour se consoler dit-il, un extrait d'un poème de Friedrich Rückert : « Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. *Il vaut bien mieux boiter que sombrer totalement.* Boiter, dit l'Écriture, n'est pas un péché »¹³.

Et bien boitons, tâtonnons, avançons.

Plus comme avant... mais encore un peu en avant.

13. Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. Dans *Œuvres complètes, T. XV*. Paris, France : PUF, 1996, p. 273-338 (p. 338). Nous avons réinséré, en italiques, un vers que Freud n'avait pas gardé du poème de Rückert.



Comme leurs patients, les psychanalystes vieillissent. Qu'en est-il alors de l'écoute des états de souffrance psychique, du repérage des potentialités de changement, du contre-transfert... ? De tout ce qui fait la pratique thérapeutique ? Et réciproquement que provoque le vieillissement du clinicien chez le patient ? Et peut-on rester psychanalyste indéfiniment ?

Parmi les thèmes abordés dans ce livre : l'intemporalité de l'inconscient et du sexuel, la créativité psychique, mais aussi la fatigue et la recrudescence des oublis... Et les champs de réflexion sont multiples : comment le clinicien peut-il faire face aux pertes et à la tentation mélancolique de certains patients quand il est lui-même confronté au réel du temps qui passe ? Comment penser le projet thérapeutique dans la durée face à la finitude ?

Des psychologues cliniciens, psychiatres, psychanalystes d'âges variés se penchent sur la question. Un livre passionnant, riche de nombreuses ouvertures cliniques et théoriques, qui intéressera tout clinicien.

Les directeurs d'ouvrage

Philippe Gutton est psychiatre, psychanalyste, professeur des universités (Sorbonne, Paris VII Denis Diderot), fondateur de la revue Adolescence.

Benoît Verdon est psychologue clinicien, psychanalyste, professeur de psychologie clinique et psychopathologie, Laboratoire « Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse » (PCPP, URP 4056), Institut de Psychologie, Faculté Sociétés & Humanités, Université Paris Cité.

Les auteurs : *Paul-Laurent Assoun, Pierre Charazac, Michèle Bertrand, Gérard Bonnet, Alain Braconnier, François Duparc, Nicole Fabre, Jean Guillaumin, Philippe Gutton, Florian Houssier, Évelyne Larguèche, David Le Breton, Marion Péruchon, Gérard Pirlot, Jacques Sédat, Benoît Verdon.*

20 € TTC France

ISBN : 978-2-84835-883-3

Visuel de couverture : © Salamatik – Adobe Stock



9 782848 358833

• EDITIONS IN PRESS •

www.inpress.fr

Avec le soutien de la Faculté Sciences et Humanités, Université Paris Cité



Sociétés et Humanités
Université Paris Cité